

MESSE DE L'AURORE

L'Almanach de la Manche (1909) pp 188-197

Nous nous assîmes tous en rond, dans la grande salle basse de la maison, autour de la vaste et haute cheminée où flambait un feu de bourrées étincelant. Dehors, il ne faisait pas précisément mauvais : un vent sec de nord-ouest, mais pas trop fort, ni trop froid. Cependant, comme il venait de loin, il remuait la mer quand même, et celle-ci chantait sa lugubre chanson d'hiver, ou plutôt sa plainte, qui met au cœur tant de mélancolie.

Depuis deux ou trois jours, les riverains redoutaient la pluie, et cependant elle ne tombait pas.

Les savants de l'endroit disaient que tout cela restait suspendu en l'air, et qu'à la moindre baisse du baromètre ce serait un déluge, quelque chose de soigné ; en un mot, les cataractes du ciel.

Et, de fait, l'aspect général des choses ne disait rien de bon. Les îles de l'Archipel Normand se montraient, toutes prochaines, avec des détails inouïs ; les moindres déchirures des côtes apparaissaient, et, ma foi avec de bons yeux, il était possible de compter jusqu'aux cheminées des maisons.

Ces choses-là ne se voient que lorsqu'il y a du grabuge dans l'air. Pendant quelques jours, c'est le calme plat, un calme sournois, un calme de bête fauve qui ronronne, parce qu'elle ne trouve pas l'occasion bonne de mordre, de planter ses griffes quelque part, et qui inspire des inquiétudes aux plus vieux routiers de la mer.

C'est dans ces heures-là qu'il fait bon près d'un grand feu, comme celui autour duquel nous étions assis, surtout en attendant une histoire.

Nous étions là, frères et cousins, à peu près une douzaine, et, depuis quarante-huit heures, nous savions que le vieux Lemagnen devait nous charmer par ses récits, dans la nuit de Noël.

C'était convenu, comme toutes les années, depuis déjà pas mal de temps, et il en avait, dans son sac une telle provision qu'il était bien assuré de mourir avant de l'avoir épuisée. Alors, voilà ce qu'il nous raconta.

Donc, par une nuit à peu près semblable à celle-ci, ni trop froide ni trop venteuse, nous croisions dans la Manche, il y a de cela près de quatre-vingts ans. Et c'est encore une manière de dire car vous vous imaginerez mal, je suppose, un pauvre petit lougre de deux cents tonneaux, armé de douze caronades, six à tribord six à bâbord, sur le pont, croisant tout seul pour arrêter les vaisseaux de haut bord de l'Angleterre.

Eh bien ! c'était tout de même la vérité. Un constructeur de Granville, sur des plans fournis par quelqu'un qui s'y connaissait, — et ce quelqu'un là qui n'était autre que votre grand-grand-père, — avait mis à l'eau le plus fin voilier qui ait jamais couru le long des côtes. Ça ne tirait pas beaucoup d'eau, et ça filait comme une hirondelle, du moment qu'il ventait assez pour emplir les voiles.

Ce que je vous raconte là, croyez-le bien, c'est pour l'avoir entendu dire, car je n'y étais pas ; mais, si vous n'avez pas connu mon père, Jean-Guillaume Lemagnen, maître de manœuvre alors à bord du lougre corsaire *le Renard*, capitaine Besselièvre, je puis vous dire que c'était le plus vaillant marin qui fût au monde, et que, quand il mourut, très vieux d'ailleurs, sa peau était archi-couturée sur toutes les parties du corps, et ressemblait à un de ces vieux habits rapiécés que vous voyez, ici et là, sur le dos des pauvres gens. Supposez donc que c'est lui qui a la parole.

En ce temps-là, c'était dans les premières années du siècle, nous n'avions plus, en France, beaucoup de marine de guerre ; et ce que les Anglais s'en réjouissaient, je n'ai pas besoin de vous le dire ! Ils gardaient intact, et à ce que disait votre grand-père l'amiral, très cuisant le souvenir du grand bailli de Suffren, qui leur avait donné de si belles frottées dans les mers de l'Inde. Je ne sais pas ce qu'était le bailli de Suffren ; mais le commandant du lougre *le Renard* était, à coup sûr, ce que nous appelons volontiers un dur à cuire.

Célèbre dans toute la Manche, depuis Brest jusqu'à Dieppe, le lougre était un diable de petit navire qui se moquait du tiers comme du quart, pourvu qu'il y eût du vent. Alors, il s'en allait droit devant lui, très au large relativement, mais assez près des côtes cependant pour y trouver un refuge en cas de mésaventure. Les très anciens se rappelleraient peut-être, pour l'avoir entendu dire dans les veillées de la côte, qu'à diverses reprises il avait conduit, à St-Malo, des navires capturés et dont la cargaison valait des centaines de mille francs, et même plus.

Aussi fallait-il voir les corsaires dans ce temps-là. Depuis le commandant jusqu'au dernier des novices, chacun avait sa part de prise. Et l'on en faisait tant et tant que les moins privilégiés étaient assez riches pour ne savoir comment dépenser leur argent.

S'il vous arrive parfois de passer par le bourg des Pieux, interrogez l'aubergiste, qui se fait appeler aujourd'hui le maître d'hôtel, et il vous dira ce qu'ont vu ceux qui l'ont précédé dans la maison séculaire, surtout ceux qui la dirigeaient dans ces jours terribles où les hauturiers anglais bombardaient toutes les localités des côtes à la portée de leurs canons.

Les corsaires ne tenaient pas compte de cela. C'étaient tous garçons sans peur, peut-être pas sans reproches, et que rien ne pouvait intimider. Très patriotes et quelque peu pirates, cette vie leur plaisait : car, tout en faisant leurs affaires, ils tapaient sur l'Anglais, ce qui, dans ce temps-là, sur les côtes de Normandie et de Bretagne était article de foi et très méritoire.

Souvent, entre deux expéditions, il leur arrivait bien de sentir peser trop lourdement dans leurs goussets l'argent qui leur venait des parts de prise. Alors, ils le gaspillaient d'une façon extraordinaire.

Un jour de marché, par exemple, et choisi tout exprès, ils arrivaient, en bande, à l'auberge des Pieux. Le navire restait ici ou là, dans une crique de la côte, sous la garde de quelques hommes, assez rassurés d'ailleurs, car il n'était pas facile aux vaisseaux de guerre de l'Angleterre de venir les relancer jusque là, dans cette mer sans profondeur, où seuls les navires de faible tonnage savaient manœuvrer à leur aise.

De l'or plein leurs poches, en veux-tu en voilà, vêtus la plupart du temps de vareuses rouges, terribles d'aspect en un mot, et barbus comme des patriarches, ils faisaient un tapage de tous les diables et commandaient des repas dont vous n'avez pas d'idée.

Sous les fenêtres de l'auberge, attirés par la curiosité et très désireux de voir de plus près ces démons, les paysans des alentours s'amassaient et, quoique scandalisés par les chants et les blasphèmes, les provoquaient pour les faire se montrer aux fenêtres et pour les contempler plus à l'aise.

Alors, quand ils avaient bien fait bombance et qu'ils ne savaient plus à quoi employer leur argent, ils mettaient les écus dans la poêle à frire, au milieu de la graisse bouillante, et lançaient bientôt toute la friture dans la rue ; et c'étaient des éclats de rire sans pareils lorsque les paysans, se précipitant sur la provende, s'y brûlaient les doigts de telle façon qu'ils poussaient des cris de douleur. Les matelots, vous le savez — et si vous ne le savez pas, apprenez-le, — n'ont jamais usé des plaisanteries familières aux terriens et aux pousse-cailloux.

Or, il arriva, la veille de Noël précisément, que le lougre *le Renard*, après plusieurs expéditions heureuses, se trouvait à l'ancre dans la baie du Rosel. Il y avait déjà quelque brume sur la mer, et par conséquent c'était le moment d'une fameuse bordée, car il ne pouvait venir à l'idée de personne qu'un *Angliche* s'en viendrait chercher jusque sous les falaises de France un lougre qui s'y réfugiait à loisir, même par temps clair.

Mais, avant que le brouillard ne roule sur la-mer, on a le temps de voir bien des choses, et, grâce à leurs lunettes, les gens de Jersey avaient suivi *le Renard* jusque dans la baie où il jeta l'ancre. Aussi, quand la brume survint, ils se dirent qu'en s'y prenant adroitement, sans bruit, et avec du temps, — car il y en avait bien pour douze heures au moins de ce sépulcre cotonneux, — il leur serait possible, avec la boussole, de marcher droit vers la baie du Rosel et d'y capturer cet insaisissable lougre dont les méfaits ne se comptaient plus et dont l'équipage, grâce à tant de succès, était devenu d'une audace sans pareille.

Dans la clarté du ciel, rien à faire ! Mais, en profitant de ce temps de brume, rentrer à Jersey, n'importe où, en traînant à la remorque de quelques embarcation ce *Renard* agile et rusé comme son parrain, et dont les caronades avaient défoncé les flancs de tant de navires richement chargés, quelle aubaine ! Et cela, à quelques centaines de brasses de la côte française ! On en parlerait longtemps, dans l'île, aux veillées, et surtout quand reviendrait cet anniversaire d'un Noël aussi heureux.

Mais le capitaine corsaire Besselièvre n'était pas homme à se laisser prendre ainsi, comme un lapin dans son terrier, d'autant plus qu'avant l'envahissement du brouillard, qui s'en venait par le nord-ouest, il avait remarqué un certain branle-bas, quelque chose comme une demi-douzaine d'embarcations chargées d'hommes, et le cap droit sur le Rosel.

Déjà l'équipage s'appêtait à gagner la terre, histoire d'y réveiller solidement, lorsque Besselièvre intervint :

- Garçons, dit-il, que vous vous amusiez aujourd'hui ou demain, n'est-ce point à peu près la même chose ? Et m'est avis que la fête serait encore plus complète, s'il était possible, avant de commencer, de jouer une bonne farce à ces coquins de là-bas.

Et il gardait le bras tendu vers l'île que le brouillard noyait, peu à peu, et qui, d'un instant à l'autre, allait disparaître.

- Écoutez-moi, ajouta-t-il, ils nous croient ici dans le guêpier, grâce à la brume, et ils marchent sur nous à force de rames. Vous ne pouvez plus les voir, mais je les ai aperçus à temps, et, si le cœur vous en dit, pas plus tard que demain matin nous les conduirons jusqu'à Cherbourg. Ça ne nous rapportera pas grand bénéfice assurément ; mais, jouer un tour de marque à toute cette vermine, est-ce que ça ne vaut pas de l'argent ?
- Mieux que ça, capitaine, répliquai-je, et tout ce que vous commanderez, on le fera.
- Alors, en haut tout le monde, maître, et opérons le plus vite possible. Toutes les embarcations à l'eau, et nous allons remorquer le Renard dans le nord, jusque sous Flamanville. Est-ce entendu ?

C'était si bien entendu que ce ne fut pas long, et tout l'équipage distribué dans les embarcations du *Renard*, on fila sans bruit, et très lentement, bientôt au milieu du banc de brume qui, de plus en plus, s'épaississait. De sorte que l'on s'en allait ainsi, presque, à l'aventure, et non sans quelque danger, dans ces parages semés d'écueils et de roches sous-marines.

Par bonheur, le temps était des plus sereins, comme presque toujours par brouillard, et le capitaine Besselièvre, dans la première embarcation, boussole en main, nous dirigeait. Comme on était en marée de nouvelle lune et que, malgré le calme, la mer faisait un certain tapage le long de la côte, il reconnut bientôt que nous étions sous les falaises de Flamanville, et qu'il était temps de remonter à bord ; et, quand les embarcations furent remises en place et que tout le monde fut à son poste, il fit venir clans sa chambre du lougre son second, Jean Bigot, ses deux lieutenants, Meslin et Dumoncel. et moi en qualité de maître de manœuvre. Et alors, il nous expliqua de quoi il retournait, à son idée.

Les barques parties de Jersey avec le projet de prendre le lougre comme dans un traquenard ne pouvaient manquer de se trouver quelque peu déroutées, en ne rencontrant plus rien de ce qu'elles attendaient. Donc, il n'y avait qu'à leur laisser le temps voulu pour parcourir la distance de Jersey. au Rosel, et à profiter de la petite brise qui se lèverait, dès l'aube, pour reprendre le mouillage abandonné et pour canonner au passage, de la belle manière, les embarcations qui, ne rencontrant point *le Renard*, se seraient forcément rapprochées de la terre.

- Est-ce que ça vous va ? interrogea le capitaine Besselièvre ?
- Parbleu ! ça nous va, répondîmes-nous tous ensemble ; est-ce qu'il est possible de désirer quelque chose de mieux pour une aurore de Noël !
- Nous leur ferons leur affaire au son des cloches, ajouta, le second, Jean Bigot, et je crois bien qu'en y joignant un peu de poudre, ils n'auront jamais entendu pareille musique.

Alors, comme ce brouillard était très pénétrant, le capitaine, une fois remonté sur le pont, fit faire une distribution d'eau-de-vie à tout l'équipage, et s'adressant à moi :

- Lemagnen, dit-il, à la première brise, nous appareillerons, et je serais bien surpris si elle n'arrivait pas deux heures au moins avant le soleil.
- Compris, capitaine, dis-je, et vous pouvez compter sur moi

Pour connaître ces parages et leurs habitudes, il les connaissait comme pas un. C'est que ce n'était pas d'hier qu'il les pratiquait, et voila ce qui faisait sa supériorité lorsque, en chasse devant des forces supérieures, il savait se tirer d'affaire quand il se trouvait en présence d'une surprise inattendue.

Nous passâmes donc une bonne partie de la nuit sous Flamanville, en pleine froidure et en plein silence, à l'ancre dans le voisinage de la côte. Puis, comme le capitaine l'avait prévu, deux heures environ avant le lever du jour, une petite brise se mit à souffler, pas grand' chose, tout au plus de quoi jeter un peu plus de mer sur les rochers, mais pas suffisant pour dissiper le brouillard toujours épais.

N'importe, c'était le moment de lever l'ancre et de revenir sur le Rosel, à petite vitesse, même toutes voiles dehors.

Dans ces temps de brume, l'arrivée du jour est tout à fait bizarre. Le brouillard s'éclaire, mais on n'y voit pas davantage autour de soi, et un capitaine, même aussi expérimenté que le nôtre, n'est pas toujours sûr de sa route, à cause des courants qui changent avec les marées, et qui produisent ce que l'on appelle la dérive.

Aussitôt que les premiers rayons du soleil hivernal, un soleil de Noël, jetèrent quelque clarté à travers le voile épais qui nous environnait de toutes parts, et dont les volutes roulaient autour du lougre sans

intermittence, le capitaine Besselièvre nous fit appeler dans la chambre, le second, les deux lieutenants et moi, et, tout d'un coup, il entra en matière :

- Il n'y a pas à en douter, dit-il, les gaillards ont poursuivi leur route jusqu'en vue du Rosel, là même où nous étions mouillés hier soir, et ils n'attendent qu'un peu de jour pour nous amariner ou plutôt pour sauter à bord et nous emmener jusqu'à Jersey.
- Et de là sur les pontons, appuya Jean Bigot, c'est aussi sûr comme deux et deux font quatre.
- D'accord, fit le lieutenant Dumoncel, et s'ils nous pincent, il faut bien s'attendre à cela. Reste à savoir si nous nous laisserons pincer.
- Ah ! non, poursuivit Meslin, l'autre lieutenant, ça serait trop bête!
- D'autant plus, ajoutai-je, que si la brise prend quelque force et que si ce brouillard se dissipe, quand le soleil sera tout à fait au-dessus de l'horizon, c'est nous qui serons les maîtres de la situation, en admettant que les Angliches ne soient point retournés sur leurs pas.
- C'est ce que nous saurons bientôt, reprit le capitaine Besselièvre, et le mieux est de prendre nos précautions comme si c'était sûr. Donc, dès maintenant, tout le monde à son poste, et branle-bas de combat, mais tout doucement et sans bruit. Ça te regarde, Lemagnen, et monte en haut dire aux hommes qu'il va peut-être, d'ici peu de temps, se passer de drôles de choses.

Les officiers restèrent en bas mais ma commission était à peine faite qu'ils apparurent sur le pont et gagnèrent chacun son poste.

La brise fraîchissait un peu, et le brouillard roulait en grosses vagues autour du *Renard*, signe que ça allait bientôt finir. Mais nous ne savions pas trop au juste où nous étions, à un mille près, et notre succès dépendait d'un hasard.

Et voilà que tout à coup, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le brouillard s'en alla comme il était venu, et que le *Renard*, sous voiles, se trouvait, à peu de chose près, à l'endroit où il avait mouillé la veille, avant de gagner dans le nord ouest.

Quant aux embarcations anglaises, elles étaient là, au nombre de six, rangées sur une seule ligne, une vingtaine d'hommes dans chacune d'elle, ce qui faisait cent vingt lascars bons à prendre, et qui, s'étant flattés d'amariner le *Renard* dans le sépulcre brumeux, se demandaient sans doute ce qu'il était devenu et lorsqu'il aperçurent le lougre, naviguant tout doucement, en navire prudent, et le pavillon tricolore flottant au grand mât, je crois bien qu'ils se firent de singulières réflexions. Mais il était un peu tard.

- Allons, Lemagnen, commanda le capitaine Besselièvre, un coup de tambour et que ça ronfle ! Si l'homme a les doigts gelés, qu'on lui distribue un bon coup d'eau-de-vie, et après cela, qu'il y aille de bon cœur !

Mais le tapin n'avait pas le moins du monde les doigts gelés, et quand je lui eus transmis l'ordre, il se mit à tambouriner sur sa peau d'âne comme s'il eût tapé sur une peau d'Anglais. Et alors nous entendîmes une clameur formidable, celle des lascars qui nous apercevaient et qui, vous le pensez bien, ne se trouvaient pas précisément à la noce.

Ils étaient là, à quelques centaines de mètres, et obligés, pour gagner le large à force de rames, de passer sous les caronades du lougre, de sorte que ces gredins, qui voulaient nous prendre, se trouvaient pris eux-mêmes, à moins de tenter l'abordage et de s'emparer de vive force du *Renard* qui, je vous prie de le croire, n'était pas d'humeur à se laisser faire.

Dans une aussi cruelle alternative, et à la lueur à peu près confuse de ce petit jour d'hiver qui commençait, des gens hardis et connaissant leur affaire se seraient éparpillés, pour s'éloigner à force de rames. Assurément, sur les six embarcations qui se trouvaient là, trois au moins, peut-être quatre,

auraient passé. À la guerre comme à la guerre !

Oui, mais il faut croire que ces gaillards ne voulaient point démordre de cette idée de s'emparer du *Renard*, pour le ramener en triomphe à Jersey ; et au lieu de s'éparpiller, ils se rapprochèrent, sans doute, pour tenir conseil. Et quand les six embarcations se trouvèrent à peu près réunies :

- Attention ! entre haut et bas le capitaine Besselièvre.

Et, prenant la parole en anglais, il cria de toute la force de ses poumons :

- Qu'est-ce que vous faites par là, dans les eaux de la France ? Les barques anglaises ne viennent pas encore pêcher le hareng si près de nos côtes, et, j'imagine que vous vous êtes perdus dans le brouillard.
- Les barques anglaises vont où elles veulent, s'écria un de ces *goddem* ; et si tu les vois ici, Français du diable, c'est qu'elles y sont venues non pour pêcher le hareng, mais pour chasser le *Renard* !
- Pas mal trouvé pour un rascal de ta sorte, reprit le capitaine ; mais si j'ai un bon conseil à te donner, à toi et aux hommes sous tes ordres, c'est de jeter tout de suite vos armes à la mer, et ensuite d'accoster et de monter à bord en prisonniers, au lieu de vous faire trouer la sale peau qui est la vôtre. C'est le soleil de Noël qui se lève, et ça m'ennuierait de tuer des gens, fut-ce des Anglais, dans un jour comme celui-ci.

Et le capitaine Besselièvre ajouta :

- Il n'y a pas de pontons dans les ports de France, vous serez traités en soldats. Ça vous apprendra à faire la différence entre des gens civilisés et des sauvages.

Alors, la même voix qui venait de parler tout à l'heure se fit entendre de nouveau, très ironique et méprisante :

- Des pontons, en France, dit-elle, et pourquoi faire ? Ce n'est toujours pas des marins anglais que vous y mettriez, car ils ne se laissent pas prendre comme les vôtres.

Vous comprenez bien que cette conversation dura un rien de temps. Et ce fut le second, Jean Bigot, qui l'interrompit pour dire :

- Vous savez, capitaine, si vous tardez encore, ils vont vous brûler la politesse, grâce à leurs huit paires d'avirons par embarcation. Avec des cuistres de la sorte, il n'y a qu'une chose à faire, taper dans le tas et c'est encore le meilleur et le seul moyen de leur rabattre le caquet. À votre place, je commanderais le feu.

Et en effet, soit qu'ils voulussent tenter de gagner le large ou de se jeter sur le lougre de plusieurs côtés à la fois, pour s'en rendre maîtres à l'abordage, les Angliches se mirent en mesure de s'éloigner les uns des autres, mais pas avant d'avoir déchargé toutes leurs armes, dont les projectiles tombèrent sur la coque du *Renard* et firent quelques trous dans les voiles.

- Envoyez ! commanda alors le capitaine !

Les six caronades de bâbord tonnèrent, en un seul coup formidable ; et, quand la fumée fut dissipée, le lougre ayant déjà viré de bord, nous vîmes trois des embarcations fracassées, et dont les hommes survivants nageaient, en poussant des clameurs désespérées.

- Est-ce que c'est suffisant, ça ? cria le capitaine Besselièvre. Si vous dites non, les six caronades de tribord tiennent les mêmes arguments à votre disposition ; c'est à vous de voir si ça vous va.

Sans répondre, ils levèrent d'un commun accord leurs avirons, ce qui voulait dire qu'ils se rendaient, et, pour les attendre, le *Renard* mit en panne, au moment même où la cloche de l'église du Rosel, tintant dans la lueur matinale, commençait un concert auquel se joignirent bientôt les sonneries des églises avoisinantes :

- C'est la messe de l'aurore, dit le second Jean Bigot.

Et le lieutenant Dumoncel, toujours plein d'à-propos, ajouta :

- Elle a commencé par le canon !

Et maintenant que le soleil levant avait aspiré tout le brouillard, nous aperçûmes, loin au large, et tirant de petites bordées entre Jersey et les Écrehous, une espèce de grande frégate qui se rapprochait, sans doute pour voir de quoi il retournait.

- En voilà une, dis-je, dont le commandant doit savoir, à cette heure, combien il manque d'hommes à son bord.
- Voilà ce que c'est que de chasser le *Renard* un jour de Noël, dit sentencieusement le lieutenant Meslin, qui était superstitieux.

Et lorsque les Anglais, penauds comme bien vous pensez, se trouvèrent tous à bord, du moins ce qu'il en restait, très peu rassurés sur le sort qui les attendait, car vous savez qu'ils prenaient Napoléon pour un ogre, et tous les Français pour des mangeurs de chair fraîche, — c'est ce que ne se lassaient point de leur dire les sauvages qui avaient inventé le supplice des pontons, — le capitaine Besselièvre fit mettre le cap sur Cherbourg.

Alors, sous l'œil de la frégate impuissante, nous nous mîmes à longer la côte de très près ; nous passâmes sous Flamanville et bientôt sous Jobourg, presque à raser les rochers, puis nous doublâmes le cap de la Hague, et avant le soir nous faisons notre entrée dans la rade, toutes voiles dehors, traînant à la remorque les trois embarcations de la frégate, qui dansaient à qui mieux mieux dans le sillage du *Renard*.

Tout ça ne valait pas cher, et n'offrait pas de quoi gonfler les sacoches des hommes mais c'était très honorable. En somme, nous y vîmes un plaisir sans récompense ; et lorsque furent débarqués, au quai de Cherbourg, les rascals qui avaient voulu nous faire des misères, aux applaudissements prolongés de la foule qui nous acclamait, le capitaine Besselièvre, commanda un roulement de tambour, pour appeler autour de lui, au gaillard d'arrière, les officiers et l'équipage du *Renard*, et il s'exprima très laconiquement :

- Garçons, dit-il, tout ça c'est des bêtises, et c'est bon pour une fois. Mais il nous faut autre chose, et nous ne pouvons pas perdre, notre temps ainsi et notre argent.

Quelques-uns des plus hardis approuvèrent bruyamment :

- Vous avez raison, capitaine, et nous demandons autre chose ; plus de munitions dans les soutes, ça veut dire que l'approvisionnement est nécessaire et que nous voudrions mieux qu'une centaine de clampins qui ne valent pas la corde pour les pendre.
- D'accord, reprit le capitaine Besselièvre ; mais avant de chercher fortune à l'ouvert de la

Manche, qu'est-ce que vous diriez de la capture d'une frégate allégée de la moitié de son équipage ? ! s'écria le second Jean Bigot.

— Allons-y ! répétèrent tous les hommes.

Et le lieutenant Meslin ajouta :

— Capitaine, du moment que vous croyez que c'est faisable, pas un de nous n'aura un semblant d'hésitation.

Et nous y allâmes, roulant sur la mer, qui se faisait plus dure, et dans la nuit de plus en plus opaque. Malheureusement, et quoique sans feux, c'est à-dire dissimulés à l'entrée de la Déroute, puis dans la Déroute elle-même, pendant la nuit sans lune, nous ne vîmes rien de la frégate. Prudemment, sans doute, elle s'était mise à l'abri ; et quand le jour revint, terne et blafard comme un vrai jour d'hiver, nous n'aperçûmes rien autour de nous, rien de rien !

Nous nous rapprochâmes de la côte française, et vers le soir, au moment où le soleil se couchait dans un lit de couleur sanglante, nous gagnâmes au large, et derrière Aurigny, pas bien loin des Casquets, nous vîmes un grand trois-mâts dont le capitaine avait perdu sa route.

Nous nous dirigeâmes vers lui prudemment, et il nous héla :

— Eh, là-bas ! Pourriez-vous nous dire où nous sommes, pour le moment ? Vous voyez des hommes aveuglés par une bourrasque de neige, et qui vous demandent en grâce de les remettre en bonne route, si c'est possible.

Et nous l'y mîmes, estimant qu'il n'y a pas de meilleure route au monde, même pour des étrangers, que la route de France, ni de meilleurs navires que les navires anglais, retour des Indes, avec un bon chargement. Ça valait assurément mieux qu'une cargaison de matelots britanniques, qui ne valaient pas cher, au point de vue marchand, et ça permit aux hommes économes du *Renard* de s'assurer quelque chose pour leurs vieux jours.

Les corsaires d'alors ne dédaignaient point de travailler pour l'honneur, mais ils n'étaient pas hommes à faire des bénéfices et des écus. Et si l'occasion se présentait encore...

Suffit, c'est compris ! Et maintenant, tout le monde, en bas ; il est temps de dormir ! »

Charles CANIVET